Vendredi 17 juin 2016 –12h00 [GMT + 2]

NUMERO 589

J6e n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS

Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr

L' avatar de l'ultra-droite
L'inconscient, c'est la politique,
la chronique de Réginald Blanchet

> *« Beaucoup de choses qui sont devant nous ne se montrent pas directement pour être vues, mais seulement par le biais d'un avatar (…). Ce que nous voyons, ce ne sont plus seulement les choses, mais leurs représentations électroniques ; dans certains cas, les choses manquent, elles sont complètement absentes, mais leurs avatars électroniques sont là, eux, et de façon insistante. »* Raffaele Simone, « Le Monstre doux »[1].

Ce texte fait suite à celui du même auteur dans Lacan Quotidien *n° 588.*

Montée du fascisme ?

Le sentiment populaire l'a fort justement interprété, car c'est là l'autre aspect du personnage, *The Donald* se veut un être d'exception. Il n'a pas son pareil et il est hors normes, hors gabarit donc, pour faire droit, comme il aurait apprécié, à sa corpulence de quasi-catcheur. Il est l'*outsider* tonitruant qui dit son fait sans ménagement aux tenants de l'*establishment*, dénonce leur forfaiture sans broncher, se délecte amplement dans la transgression du code des bonnes manières en usage dans le débat public civilisé et, pour finir, s'en prend, avec un fiel qui se pare des atours de la cocasserie rieuse, aux personnes elles-mêmes pour les suspendre aux crochets de leur supposée jouissance qui fait leur être de misère (*Crooked Hillary, Lying Ted, Crazy Bernie*[2]*,* etc.)

Ce qui se donne là les airs du *parler vrai* ravit la troupe des électeurs de Donald Trump. Ils s'en pourlèchent les babines, les échos qu'on en a ne le démentent pas. Ils regardent ce langage tenu toujours dans la proximité de l'invective vulgaire et de l'injure infamante pour un gage « d'authenticité ». En fait, ils se délectent de ce verbiage de matamore qui ne respecte rien ni personne, qui enfreint les usages les mieux établis de la conversation publique et démocratique, qui ne recule ni à mentir ni à ruser ni à tromper ni à menacer ni

à exercer, sans s'en cacher le moins du monde, les chantages les plus odieux. N'est-ce pas lui qui, susceptible à l'extrême pour ne pas dire sensitif, se déchaîne en attaques alarmantes contre la presse et promet, s'il est élu président, de les intensifier ? Les lois qui garantissent la liberté d'expression et la liberté de la presse, prévient-il, seront promptement remises en cause[3].

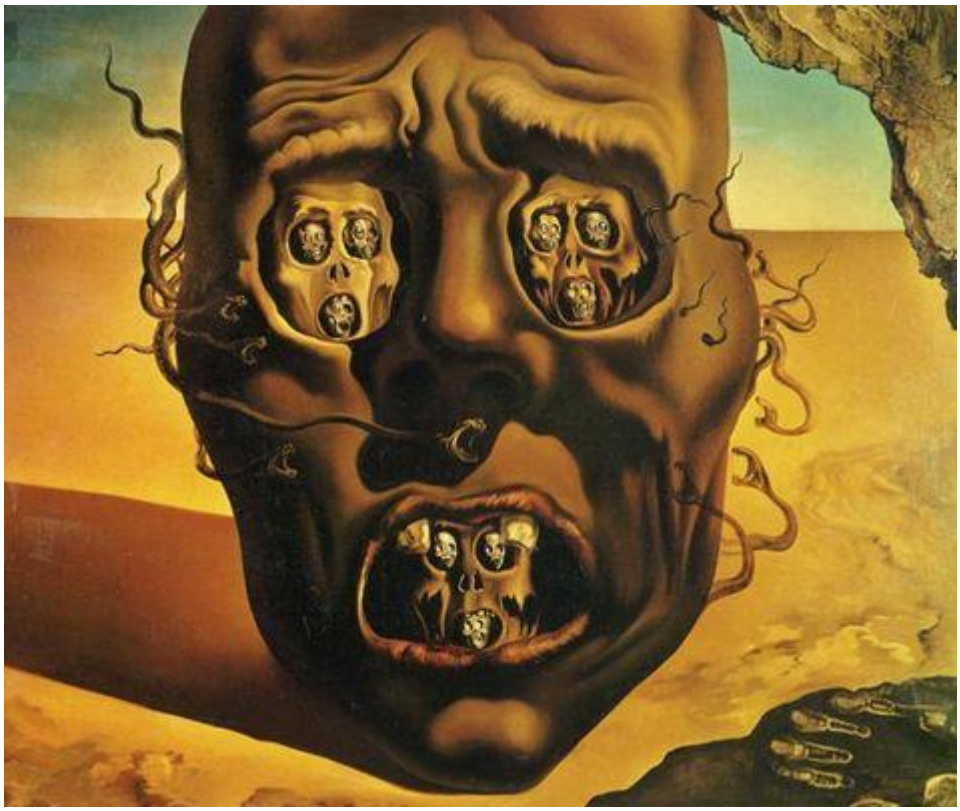
De là, tout le débat qui secoue aujourd'hui l'Amérique intellectuelle et démocrate. Elle s'inquiète de ce qui pourrait bien ressortir à la montée du fascisme dans le pays[4]. Réfléchissant en 1954, à l'occasion du mouvement maccarthyste alors à son apogée, sur la « révolte pseudo-conservatrice », Richard Hofstadter concluait sur ce point : « Je ne partage pas l'inquiétude d'un grand nombre de libéraux [au sens américain du terme ici, s'entend] qui craignent que cette forme de contestation ne prenne de l'ampleur jusqu'à envahir toutes nos libertés et nous plonger dans un cauchemar totalitaire. (…) Cependant dans une culture populiste comme la nôtre, (…) il est possible d'exploiter les manifestations les plus extrêmes des sentiments de la masse à des fins privées et concevable [si bien] que puisse [s'] instaurer un climat politique dans lequel la poursuite rationnelle du bien-être et de la sécurité devienne impossible. »[5] Quel que soit le degré de pertinence de la référence au fascisme historiquement constitué, il demeure que l'aspiration de nos jours à un mode de gouvernement autoritaire et anti-démocratique est avérée. C'est désormais un symptôme *global* et sans doute un effet de la mondialisation elle-même.

La demande populaire de la main de fer

C'est à la montée de cette aspiration populaire que donne satisfaction le personnage de D.T. Car, indépendamment de ses convictions intimes (il a contribué à l'élection de Bill Clinton) que nul ne saurait élucider, ce qui est clair, c'est qu'il se livre en l'occurrence à une opération de marketing. Ce n'est pas dire que ce discours de la droite ultra est voué à demeurer sans effets et sans danger réel pour la démocratie. C'est, bien plutôt, reconnaître le fait que toute une frange de l'électorat, celle qui s'éprouve comme rejetée du « Système », appelle de ses vœux la venue d'un homme providentiel, voire de l'autocrate qui incarnerait dans sa personne même la salvation, à qui en conséquence il vaudrait de s'en remettre totalement. Cette posture de soumission comme politique de la révolte n'est pas sans inclure la tentation de la destruction. Raffaele Simone note qu'il y va là d'un trait du « nouveau prolétariat », celui qui « n'englobe désormais que des individus marginalisés et opprimés » : il « veut entrer dans le *Zeitgeist* », c'est-à-dire « consommer comme les nantis » et peut, s'il en était besoin, « montrer les dents et être animé d'un fort esprit de destruction »[6].

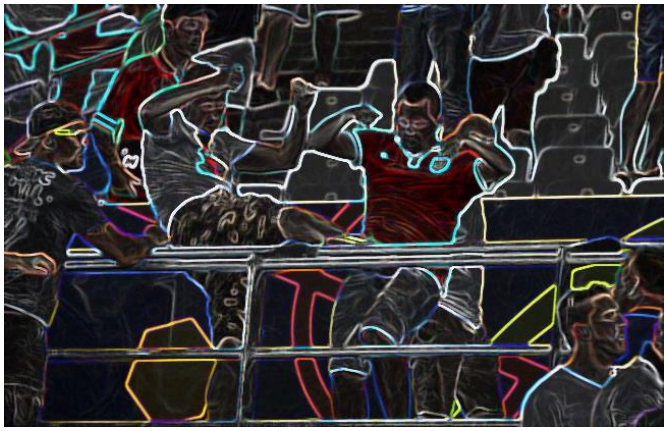
C'est cet esprit de destruction qui trouverait à se satisfaire dans le show électoral de D.T. Le chantre de la dérégulation économique donne chair et sang à son propos en l'incarnant dans le personnage qu'il met en scène comme présentant tous les signes du dérèglement, comme l'affranchi par excellence de toute sujétion. En cela tient le miracle qu'il accomplit, inaperçu des commentateurs et source de leur embarras : *The Donald* est l'Objet qui se donne à consommer. C'est de communion qu'il s'agit là et le mystère de son opération, comme la théologie l'enseigne depuis toujours, est insondable. Il l'est moins pour

ce qui nous occupe si l'on tient que l'objet ici se borne à être une image. La satisfaction qui est retirée de la communion avec elle reste prise dans les rets du spectacle : de l'acteur et du spectateur, du regard qui les affecte. Car la teneur programmatique du discours de D.T. est pure chimère. C'est, en conséquence, la chimère caressée comme telle qui satisfait : la chimère d'un ordre des choses régénéré après la destruction de l'ancien, la vision anticipée de l'impossible advenu.



[1] Raffaele S., « Le Monstre doux. L'Occident vire-t-il à droite ? », Milan 2008, trad. fr. Gallimard, coll. Le Débat, 2010.
[2] Hillary-la-véreuse, Ted-le-menteur, Bernie-le-dingo.
[3] Cf. Paris G., « Donald Trump attaque une nouvelle fois 'la presse incroyablement malhonnête' », *Le Monde*, 1er juin 2016, et entre beaucoup d'autres, Blows Ch. M., « A chill wind blows », *NYT*, 2 juin 2016.
[4] Cf. notamment Kagan R, « This is how fascism comes to America », *Washington Post*, 18 mai 2016, Baker P., « Rise of Donald Trump tracks growing debate over global fascism », *NYT*, 28 mai 2016 & Bittner J., « Is this the West's Weimar Moment ? », *NYT*, 31 mai 2016.
[5] Hofstadter R., « Le style paranoïaque. Théories du complot et droite radicale en Amérique », François Bourin Ed., Paris, 2012, p. 118-119.
[6] Raffaele S., « Le Monstre doux », *op. cit*., p. 90-91.

Champs de batailles et de pulsions
par Yann Le Fur



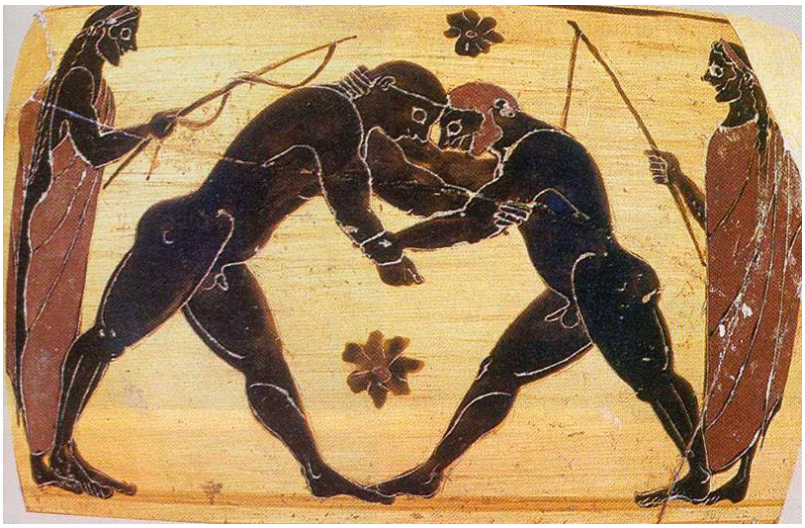
Euro 2016, près de 18 ans après le Mondial 98, Marseille est redevenu de nouveau un champ de bataille. Au contingent britannique et aux acteurs locaux déjà engagés à l'époque, ce sont aujourd'hui greffés quelques centaines de hooligans russes considérés parmi les plus violents en activité. Les images du vieux port de la cité phocéenne tournant en boucle sur les chaines d'informations, avec ces corps en sang et ces scènes de désolation, n'ont pas manqué de rappeler le visage que peut prendre de telles dérivations de la pulsion de mort.

Objet d'étude de la sociologie depuis bon nombre d'années, le hooliganisme et ses formes contemporaines de violences et d'affrontements urbains sont rangés, par ses protagonistes et les universitaires qui l'étudient, du côté « passionnel ». Une passion dévorante qui fait traverser des pays, voire des continents, dans le but avoué et assumé de se battre avec un groupe rival. Phénomène répandu dans les mouvances Ultras et Casuals[1], ces combats, souvent planifiés et codifiés, constituent dans le discours de certains un exutoire contemporain à un registre pulsionnel qui ne trouve plus d'autres voies d'expression ni de satisfaction. Au-delà du phénomène social, avec ses codes, ses normes et ses logiques, on peut saisir dans quelques rares énoncés les coordonnées subjectives qui s'y déploient : « Ce qu'on aime c'est sentir l'adrénaline monter, cette sorte de pression avant d'aller se battre. Et le foot ce n'est qu'un prétexte pour se foutre sur la gueule, loin des stades et loin de la police. (…) C'est ça une bagarre de hooligans, un combat de rue intense qui procure de multiples sensations fortes et qui permet à chacun de se surpasser (...). Et souvent alors qu'on goûte à ce genre d'émotions, il est difficile de s'en détacher, on devient dépendant. On veut toujours se battre de plus en plus, prendre de plus en plus de risque et à la fin il est très difficile de se retirer, de se ranger.[2]»

Reprenant les signifiants de la pratique sportive – « adrénaline », « pression », « sensations fortes » – et alors que le football n'est pourtant que « prétexte », ces conduites se situent dans un réel du nouveau siècle. Loin de l'idéal de Freud, déployé dans ses échanges avec Einstein[3], où il anticipait sur les vertus canalisatrices de la civilisation pour venir réguler les

tendances humaines à l'agression trouvant alors à se loger dans la guerre, le panorama aperçu ici aujourd'hui nous interroge sur la disparition de telles suppléances pour le sujet. Tandis que dans la Grèce antique les jeux, fondés comme modèle de résolution des conflits, avaient valeur de sublimation pour les populations des différentes cités helléniques, l'agressivité à ciel ouvert que véhiculent depuis quelques décennies certains groupes de supporters illustre qu'au XXIe siècle, comme le constatait Jacques-Alain Miller, la pierre angulaire de l'ordre symbolique se fissure[4].

Au même titre que le traitement actuel de certaines pratiques extrêmes du sport, ces déferlements de violence semblent pouvoir constituer alors pour ses acteurs une conduite addictive. À prendre les choses par ce biais, on pourrait alors faire l'hypothèse d'une dérivation pulsionnelle qui opère un ratage et en vient à se situer sur le registre symptomatique. Mais ces phénomènes, répétés et programmés, sortant par-là même du champ du passage à l'acte, ne semblent pas réussir à venir s'y loger totalement. Ces comportements, fondés sur un dévidage pulsionnel ritualisé et localisé temporairement dans un hors-champ de la parole, signent bien plutôt des modalités singulières pour faire avec un débordement mortifère de jouissance. Lacan nous enseigne que l'agressivité n'est pas à ranger du côté du symptôme mais bien du fait[5]. Un fait de structure propre au *parlêtre* dans sa dimension identificatoire et pulsionnelle qui nous rappelle « que la férocité de l'homme à l'endroit de son semblable dépasse tout ce que peuvent les animaux, et qu'à la menace qu'elle jette à la nature entière, les carnassiers eux-mêmes reculent horrifiés [6]».



[1]Sous-cultures de l'hooliganisme européen.
[2]Denis Bernardeau Moreau, Julien Bonomi, Cécile Collinet, *Le Casual, un nouveau genre de hooligan dans la ville*, in *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 2008, p.37-45.
[3]Sigmund Freud & Albert Einstein, *Pourquoi la guerre ?* Rivages, p. 59.
[4]Jacques-Alain Miller, « Le réel au XXIème siècle », *Lacan Quotidien*, n°216, mai 2012.
[5]Jacques Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Seuil, 1966, p.101-124.
[6]Jacques Lacan, « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », *Écrits, op. cit*.,p. 147.

Pharmaco ther-happy
La revue de presse U.S. *« United Symptoms »* de Jean Charles Troadec

« Les symptômes dans la civilisation sont d'abord à déchiffrer aux États-Unis d'Amérique »
Éric Laurent et Jacques-Alain Miller, L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique

Réorientation de la recherche en pharmacologie

Les laboratoires pharmaceutiques ne cherchent plus à découvrir de nouvelles molécules en psychiatrie. L'effort de recherche est désormais ciblé sur la prévention des troubles mentaux plutôt que sur le traitement. L'ancien patron du National Institute of Mental Health, Thomas Insel, aujourd'hui passé chez Google Alphabet avait, avant de quitter cette institution publique, réorienté la recherche en psychiatrie aux USA et donc l'attribution des fonds y afférents, en considérant que la recherche psychopharmacologique était trop focalisée sur les symptômes et pas assez sur l'étude des mécanismes biologiques sous-jacents. Il recommandait donc de rediriger la recherche dans ce domaine vers la détection et la prévention des troubles psychiques[1]. Les laboratoires pharmaceutiques ont rapidement enregistré qu'en l'absence de découverte sur l'étiologie des troubles, tout effort de recherche portant sur de nouvelles molécules serait sinon vain, tout au moins privé d'une bonne part des subventions destinées à la réalisation d'études précédant l'autorisation de mise sur le marché de nouveaux médicaments.

De ce fait les universités et praticiens hospitaliers retrouvent une fonction qu'ils avaient en partie perdue. Ceci est sensible aux USA mais aussi en Europe, où les firmes pharmaceutiques tendent à délaisser de larges secteurs dans lesquels la découverte de nouvelles molécules et les essais thérapeutiques s'avèreraient peu rentables : Big Pharma recherche en effet la rentabilité et donc en particulier les domaines où des brevets d'exclusivité sur des molécules peuvent assurer des profits substantiels. L'épisode français de la commercialisation du Mediator a récemment soulevé une nouvelle fois les questions relatives à l'autorisation de mise sur le marché, à l'octroi des brevets, à l'indigence des essais thérapeutiques (faute de crédits pour la recherche scientifique et universitaire). C'est d'ailleurs un praticien hospitalier le docteur Irène Frachon qui a eu le courage de se faire lanceur d'alerte sur cette situation

que personne ne voulait aborder[2].

Retour vers de nouveaux territoires

Bien loin de reproduire la course au brevet pour la propriété d'une molécule ce qui était l'activité essentielle des laboratoires privés, les universités se tournent vers l'exploration des stupéfiants naturels, cannabis, champignons hallucinogènes, mais aussi vers les usages potentiellement nouveaux de drogues de synthèse accessibles au plus grand nombre, car hors brevet, tels que le LSD ou la Kétamine.

Deux articles parus récemment dans *Nature* témoignent de ce changement de paradigme. Les champignons hallucinogènes psilocybine[3] occupent l'actualité de la nouvelle recherche de molécule miracle. Ils auraient même des résultats impressionnant sur la dépression. Une première étude a été menée sur l'homme à l'Imperial College of London, sur douze patients ayant souffert de dépression pendant 17,8 années – aucun d'entre eux n'ayant répondu au traitement standard d'inhibition de recapture de la sérotonine (IRS). Tous ont présenté un allégement notable de leur symptôme et, après trois mois, 5 parmi les 12 sont en complète rémission. Ce résultat apparait nettement supérieur au taux de rémission pour les IRS, qui est de 20%, précise *Nature*. Il s'est avéré cependant difficile pour les chercheurs d'obtenir des autorisations d'expérimentation de la part des pouvoirs publics, car les « champignons magiques » appartiennent à la classe A des drogues illégales, « au même titre que l'héroïne et la cocaïne ». « C'est sans précédent », commente David Nutt, chercheur auteur de l'étude : les autorisations ont pris 32 mois, alors qu'il en avait fallu 6 pour sa précédente étude sur le LSD et la MDMA, et seulement 2 pour des médicaments standards. « Ce qui est à noter ce ne sont pas tant les résultats de l'étude que le fait que nous ayons fini par réussir à la mener à son terme », poursuit-il. « Il vaut la peine de souligner que nous n'avons pas développé de nouveaux traitements depuis les années soixante-dix pour la dépression, en dépit du fait que ce soit un problème majeur de santé public dans le monde occidental et les pays émergents », commente Glyn Lewis, qui étudie les troubles psychiatriques à l'University College of London. De plus, « la psilocybine semble efficace avec l'administration d'une seule dose hebdomadaire, alors que les traitements pour la dépression doivent habituellement être pris quotidiennement ».

Quant à la Ketamine (ou Special K) – drogue populaire en boîte de nuit –, elle serait active aussi rapidement que la psilocybine, selon *Nature*[4]*.* Ces résultats sont cependant à relativiser car ils sont attribuables pas tant à l'effet de la molécule qui serait en cause, que la réaction chimique qui se forme lorsque le corps métabolise l'absorption de la drogue, et l'étude a été menée sur les souris uniquement. La recherche s'empare ainsi du champ de molécules bien connues, mais délaissées par les laboratoires pharmaceutiques faute de pouvoir faire l'objet de brevets.

Enfin, le cannabis n'est pas en reste : plusieurs utilisations médicinales sont développées (ou en cours de développement) dans le monde. Aux USA, il est déjà prescrit dans 22 états pour des troubles en tout genre. La prescription sert surtout de couverture à l'explosion de la consommation du produit et permet un contrôle pharmaceutique, ce que le Docteur David Briard, dans *Lacan Quotidien*

n°405, avait bien épinglé de « simple changement symbolique ». « Les frontières entre médicament, dit-il, cannabis thérapeutique, produit ou encore drogue, sont poreuses et rendent la naissance du médicament difficile. Passer à l'étape du médicament touche à l'ordre symbolique et aux jouissances respectives de chaque camp qui brandit ses arguments »[5]. Certains pro-cannabis utilisent l'argument de la prescription comme garantie pouvant légitimer une légalisation totale du produit, tandis que le corps médical international ne trouve pas de consensus sur la dangerosité.

De la distribution des jouissances.

La distribution des jouissances *via* les laboratoires pharmaceutiques ou *via* les universités trouble l'ordre symbolique. Comme le soulignait Éric Laurent dans *Lacan Quotidien* n°204, « tout le monde voit que la légalisation sans frein donnerait un aussi grand "pousse-à-la-mort" que l'interdit. Ce sont les deux faces du surmoi. C'est aussi bien le *jouir sans entrave* que le *zéro-tolérance* qui produit les deux faces d'un même appel à la mort. »[6]

Du côté de cet « appel à la mort », nous trouvons un exemple dans l'actualité des actes terroristes. Les intégristes musulmans de l'État islamique (EI) prônant la charia revendiquent en effet une *jouissance zéro* – ni drogue, ni alcool – et fustigent la jouissance des « mécréants » occidentaux, notamment lors de leur revendication des attaques du 13 novembre 2015 aux terrasses parisiennes. Cependant, les analyses sanguines des terroristes démontrent que les kamikazes utilisaient des amphétamines de synthèses – pas une drogue naturelle – avant de passer à l'acte. Cela soulève un autre paradoxe du djihad globalisé, les terroristes étant pratiquement tous de nationalité française ou belge : on ne force pas le passage d'un discours à un autre aussi simplement que cela, même avec le coup de pouce d'une drogue – 100% occidentale.

Ainsi la drogue est-elle au cœur des luttes des civilisations, ersatz de l'objet *a* qui circule parmi les hommes, les réunissant autant que les éloignant, dans une illusion de les sortir de leur condition.

[1] Troadec, J.-C., « Du NIMH à Google Life Sciences », *Lacan Quotidien*, n° 537.
[2] « Mediator : la responsabilité de Servier confirmée en appel », *Le Monde,* 15 avril 2016, « « Ubérisation » de la santé : Réconcilions le médecin et l'ingénieur », *Le Monde Economie*, 11 avril 2016
[3] Cormier, Z., « Magic-mushroom drug lifts depression in first human trial », *Nature*, 17 mai 2016, disponible sur internet : http://www.nature.com/news/magic-mushroom-drug-lifts-depression-in-first-human-trial-1.19919
[4] Ledford, H., « How club drug ketamine fights depression », *Nature*, 4 mai 2016, disponible sur internet : http://www.nature.com/news/how-club-drug-ketamine-fights-depression-1.19862
[5] Briard, D., « La cannabi-économie », *Lacan Quotidien*, n°405.
[6] Laurent, E., « Le traitement des choix forcés de la pulsion », *Lacan Quotidien*, n°204.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter @lacanquotidien

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse responsable : marie-claude sureau

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• ***À l'attention des auteurs***

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

•***À l'attention des auteurs & éditeurs***

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.